N °13

Le chant du large

Envoyée en mission dans cette contrée inconnue, quelle ne fut pas ma surprise de découvrir que le détroit de Gibraltar pouvait garder autant de secrets. Je n'aurais jamais imaginé, quand le grand chef de Pélagis m'avait annoncé sa mission, que ces eaux-là allaient changer ma vision du monde, et peut-être celle de l'humanité entière.

Les lendemains de mission sont toujours déprimants. Je suis épuisée. Heureusement, je suis toujours contente de rentrer. J'ai un appartement dans lequel je me sens vraiment bien, qui donne sur le port, suffisamment haut pour ne pas entendre les voitures et les fêtards la nuit. Il est orienté plein ouest, avec vue sur la mer et, cerise sur le gâteau, le coucher du soleil. Le pied, quoi. Le truc introuvable à La Rochelle, sauf si vous faites partie de Pélagis. Oui, je sais, personne ne connaît. Pélagis est une grosse structure qui œuvre pour la conservation des oiseaux et des mammifères marins. Tous les personnels en mission se repassent cet appartement. Cela fait vingt ans que ça dure, pour notre plus grand plaisir et la satisfaction du propriétaire. Je m'assieds dans le canapé rouge et me dis que ce soir, le soleil couchant va prendre la même couleur que mon divan. Je veux juste me reposer, respirer quelques heures, pendant que je peux encore le faire, avant que mes publications à venir ne fassent réagir le monde entier, les Présidents de la République, l'ONU, le ministère de la Santé, pourquoi pas. Non je rigole, juste mes collègues, ce sera déjà suffisant. À part eux, tout le monde se fout de mon activité professionnelle. Ma famille ne comprend rien à rien et j'ai beau expliquer, sans cesse ce que je fais, rien ne bouge.

- Et toi, Maëlle, comment se passe ton travail à Pélagis ? Et que fais-tu de beau là-bas ?

Déjà, le fait que la personne sache que je travaille à Pélagis renseigne en général sur son degré de proximité avec moi. Il arrive régulièrement qu'on me demande si je travaille à Rungis, puis la personne s'excuse en disant « Ah ? Ça ressemble un peu quand même ». Moi, je trouve que pas du tout.

- Je suis bio acousticienne.
- Quoi ?
- Oui, biologiste quoi. Je suis spécialiste des cétacés.
- Ah ? Les cétacés. Ah !

J'ai souvent pensé que mon interlocuteur entendait « C'est assez ! » en se demandant bien ce que je voulais dire. C'est étonnant comme les gens qui ne s'intéressent pas à ce que vous faites

ont l'air idiots, quand ils vous posent ce type de question. Ils préfèreraient peut-être des réponses plus conventionnelles, que j'ai fait une école de commerce et que je me pose plein de questions existentielles sur mon avenir. Je ne m'en pose aucune. Je suis exactement là où je voulais être depuis des années. Alors je termine avec le coup de grâce.

- En fait ! J'écoute les sons marins. Je passe ma journée avec un casque sur la tête.
- Un casque sur la tête ! Ah bon ! Vous devez avoir chaud aux oreilles, alors ?

Je fais un drôle de métier, je crois. J'écoute les sons marins, mais ça, je l'ai déjà dit. En fait j'écoute surtout les Orques. Elles me fascinent et, bien malgré moi, je suis devenue une experte de leurs échanges, ce que je ne dis encore à personne. J'ai bien parlé d'échanges. Je pense que ces animaux sont bien plus évolués que tout ce que nous pouvons imaginer. Evidemment, quand vous êtes compétente, il est difficile de le cacher et il y a toujours quelqu'un pour vous proposer une mission que vous ne pouvez pas refuser. Il y a un an maintenant, ce fut le cas de mon chef, pas mon chef direct, mais le grand chef, le directeur de Pélagis.

- Maëlle, vous avez entendu parler de ces orques qui ont des interactions inhabituelles avec des voiliers, dans le détroit de Gibraltar ?
- Bien entendu, monsieur. D'ailleurs j'avais proposé un sujet d'étude pour un post doctorant …
- Laissez-moi continuer, Maëlle ! L'état français, qui est notre premier actionnaire, vous devez le savoir, a mandaté Pélagis, pour diriger une enquête internationale. Vous partez en mission pour six mois, enfin, au moins. J'ai dit que vous étiez la spécialiste mondiale de la visualisation des sons des orques et de leur langage, entre guillemets, bien sûr. C'est bon pour vous, à vingt-huit ans. Beau début de carrière !

Voilà. Ça s'est passé comme ça. Je n'ai pas pu poser la moindre question. A peine ces mots prononcés, le grand chef m'avait raccompagnée, d'autorité, vers la porte et m'avait saluée avec un grand sourire, accompagné du message de l'institution « Bonne chance ».

Je me suis donc retrouvée au large de l'Espagne, dans le cadre d'un mandat de la communauté européenne, pour participer à l'étude des orques qui, depuis plusieurs années, s'en prenaient à des voiliers en cassant leur safran, allant même, parfois, jusqu'à les faire couler. Les navigateurs et leurs passagers n'osaient plus naviguer. Ils étaient effrayés et avaient une peur bleue de se retrouver à quelques centimètres de ces poissons gigantesques, quand bien même ceux-ci ne s'en étaient jamais pris aux humains. Evidemment, la communauté internationale s'était préoccupée de ce sujet, repris à grands titres dans les médias parce qu'il révélait pour la

première fois, comme une contagion qui était partie de Gibraltar et qui allait conquérir l'ensemble de la planète. Les journalistes imaginaient que, dans une dizaine d'années, les orques s'allieraient aux dauphins et aux grands requins blancs, pour bouter l'espèce humaine hors de leur territoire. Plus sérieusement, l'objet de notre étude était de déterminer si le comportement des orques était lié au stress ou juste une interprétation des navigateurs.

Nous avons embarqué à Cadix, sur un bateau en acier de trente-quatre mètres, le « Transecto » propriété d'Aniltak, une association espagnole participant à la mission. Elle avait l'avantage de posséder tout le matériel scientifique, afin d'analyser tous mes enregistrements, avec une bonne liaison satellite, pour traiter les données que j'avais collectées et enregistrées sur le système informatique de Pélagis. J'ai rapidement rencontré Mario, avec qui j'allais travailler. Cela faisait des mois que je souhaitais avoir une entrevue avec lui car il avait mis au point un système d'observation des cétacés, à partir d'une formation d'une dizaine de drones positionnés près de cent mètres au-dessus de l'eau. Cette nouvelle modalité nous renvoyait, en temps réel, des vidéos des déplacements individuels de chaque cétacé, une véritable révolution pour nous. Yann Le Guen, mon breton mutique, faisait aussi partie de l'équipe. C'était un vrai marin, avec un regard d'acier. Il avait parcouru toutes les mers du globe, savait lire l'eau comme personne et identifier ce qui se passait en dessous. Il m'a juste accueilli d'un simple « Salut Maëlle », mais je savais qu'il était content d'être là.

Le lendemain, nous sommes arrivés sur zone, à quatre-vingts kilomètres de notre départ et nous avons ciblé un voilier de douze mètres qui faisait route au nord-est, venant juste de passer le détroit de Gibraltar. Le zodiac a été mis à l'eau, avec Yann, moi, Mario, son matériel qui prenait quasiment toute la place, une sorte de valise qui s'ouvrait automatiquement pour libérer les drones qui s'élevaient et revenaient se mettre à la bonne place, tout seuls. Un truc un peu magique. Mon matériel de prise de son et d'enregistrement semblait négligeable à côté. Depuis des années je savais qu'il fallait s'approcher avec une toute petite embarcation pour espérer capter les sons émis par les cétacés. Les gros bateaux en acier génèrent des bruits parasites en continu, craquent de partout et saturent les bruits environnants. Nous nous sommes installés à deux cents mètres du voilier, qui avançait très lentement, sous voile, avec un vent de trois ou quatre nœuds, très faible, quoi. Nous n'avons pas eu à attendre très longtemps pour qu'il se passe quelque chose.

- Regarde à 130, a dit Yann.

C’est toujours comme ça, Yann voit à des dizaines de mètres. S’il était scientifique, ce serait un spécialiste de la détection. À 130 degrés, un énorme aileron dorsal émergeait, de presque deux mètres et s’avançait, glissant sous l’eau avec une constance impressionnante, vers le voilier. Mario n’a pas attendu notre accord pour lancer sa meute de drones. Les boîtiers se sont ouverts sur le bateau et les drones se sont élancés dans le ciel avec un bruit assourdissant. Ils sont montés rapidement cent mètres au-dessus de nous et, de là, on ne les entendait plus du tout. Dix secondes après, nous avions déjà les premières images, d’un grand mâle qui devait faire neuf mètres, presque la taille du voilier, mais aussi de plus petits, des jeunes de cinq ou six mètres qui suivaient derrière. J’avais déjà, depuis longtemps, plongé dans l’eau mon matériel d’enregistrement, j’avais donc perçu les messages d’arrivée bien avant l’annonce de Yann. Le manège qui a suivi était référencé depuis quelques années, mais là, il se déroulait devant nous, à quelques mètres, les sons émis par les orques, leurs déplacements, toutes ces informations étaient en train d’être stockées, Nous pourrions utiliser tout ce matériel une fois revenus sur le pont du Transecto.

Le grand mâle s’est approché de l’arrière du voilier, sans aucun doute, comme s’il voulait arriver par derrière un grand requin blanc. Il est allé directement sur le safran, l’a poussé d’abord doucement, puis plus fort et le bateau s’est mis à tourner sur lui-même. Le barreur s’est levé d’un coup. Il nous a vus et cela a dû le rassurer de ne pas être seul face à cet orque qu’il voyait très bien maintenant, à quelques dizaines de centimètres de lui, fixant avec frayeur l’œil d du cétacé qui le regardait... Enfin, c’est ce que j’ai imaginé. Le marin devait être expérimenté parce qu’il n’a pas hurlé, comme c’est le cas en général. Je le savais parce que les cris des personnes embarquées sur le bateau parviennent à mes enregistreurs sous l’eau. Il a fait ce qu’il fallait faire, lâcher la barre. De toute façon, il était hors de question de résister. Derrière le grand mâle, quatre jeunes semblaient observer, comme s’ils voulaient eux aussi participer à la fête, mais quelle fête ? Aussi vite qu’ils étaient arrivés, les orques ont toutes suivi le grand mâle pour s’écarter de cent mètres du voilier, sur un signal, enfin, quelque chose que j’ai interprété comme un signal, qui indiquerait que la fête était terminée. Quelque chose comme « C’est bon vous avez bien vu. On s’en va ».

Mais ce n’était pas terminé. J’ai eu l’écho d’une séquence que j’avais déjà entendue quelques minutes plus tôt, au moment où le grand mâle avait été découvert par Yann. Alors, il s’est passé quelque chose de tout à fait extraordinaire. Un jeune, que Mario avait repéré comme « Anton » je ne sais pas comment il fait, mais ça marche son truc, s’est élancé devant la meute, suivi par le grand mâle et les autres jeunes. Il a répété exactement les mêmes mouvements que l’orque

adulte quelques minutes plus tôt, faisant tourner le bateau une nouvelle fois. Le barreur, maîtrisait toujours sa peur devant la grande orque à deux mètres derrière son bateau et le jeune poussant le safran avec son rostre court et massif. Alors j'ai entendu la jeune orque utiliser la même phrase, avec quelques petites subtilités, que celle qu'avait émise le mâle après son forfait. Peut-être que cela voulait dire « J'ai terminé. On s'en va ». La même scène s'est répétée, exactement, avec le même déroulé, avec « Marta », « Elias », « Sofia ». Puis les orques ont disparu, laissant tranquille le voilier qui, enfin, put continuer tranquillement sa route. Je suis restée silencieuse pendant le retour jusqu'au Transecto et je me suis rendue directement dans mon bureau, écouter pendant des heures et des heures mes enregistrements. Je suis juste allée quelques minutes dans la salle commune demander à Mario ses tracés des trajets des cétacés. Il m'a rejoint après avoir mangé et a travaillé avec moi jusqu'à une heure du matin, pendant que j'analysais les séquences émises en les croisant avec les positions que Mario me fournissait.

Les quatre jours qui ont suivi, nous avons recommencé nos enregistrements auprès de voiliers dont les skippers n'étaient pas toujours sereins de l'arrivée des orques contre le bateau, surtout le dernier jour. Une équipière s'est mise à hurler de terreur et à frapper avec un balai Hector, le grand mâle, il avait bien fallu qu'on lui donne un nom, à lui aussi. Je n'avais pas échangé un seul mot avec Mario et Yann. Quelque chose me travaillait, occupait mon esprit en permanence. Quelque chose d'essentiel comme une révolution qui s'annonçait. J'ai passé à nouveau la soirée avec Mario, à tout analyser, en parlant toute seule et parfois, Mario me répondait alors que je n'entendais rien. La répétition devenait évidente et surtout l'intention de transmettre aux jeunes comment immobiliser le bateau, mais pour quelles raisons. Le lendemain, quand nous sommes partis à nouveau tous les trois, j'ai juste dit, une fois dans le Zodiac.

- Aujourd'hui, ce sont les jeunes qui vont prendre le relais
- Pourquoi dis-tu ça, Maëlle ? demanda Mario
- Les jeunes vont prendre le relais pour former d'autres jeunes !
- Tu rigoles ?

Je ne rigolais pas du tout et nous avons vu bien pire que tout ce que nous avions imaginé. Vers onze heures un groupe de jeunes que nous n'avions pas encore repéré est arrivé dans notre zone. C'est Mario qui est venu me voir pour me montrer ses tracés.; ils semblaient reproduire le mouvement d'approche du bateau, entre eux, d'autres, expérimentés, les corrigeant lorsqu'ils se trompaient. Cela ne ressemblait plus à un jeu, mais à une transmission de groupe en groupe. J'ai dit à Mario.

- Les jeunes apprennent !

C’était une véritable révolution. Nous avions vu des orques s’organiser, apprendre d’une situation et surtout la transmettre à d’autres, comme pour les former. Dans quel dessein ? ... Nous ne le savions pas, mais l’intention existait, c’était évident. Nous sommes rentrés à toute allure au bateau pour provoquer une réunion d’urgence avec d’autres scientifiques de la mission, nos superviseurs ainsi que les directeurs des structures avec lesquelles nous travaillions. Nous avons montré nos résultats, même expérimentaux, mais nous avions tellement de preuves de ce que nous avancions. Nous les présentions à tour de rôle et au fur et à mesure de notre démonstration, entre mes représentations d’enregistrements et les tracés de déplacements de Mario, il était évident que nous avions raison. Les orques attaquaient les bateaux avec l’intention de les immobiliser, de les arrêter, d’empêcher leur passage, mais pourquoi ? Voulaient-ils chasser les hommes des mers et des océans, reconquérir leur territoire ?

C’était il y a cinq ans. Cinq petites années. Cette semaine, nous avons été à nouveau appelés, moi, Yann et Mario, en mer du nord, pour un cargo. La veille, il avait été drossé sur les hauts fonds par des orques, associées à des requins et aussi des dauphins, travaillant ensemble. Notre mission ne fait que commencer.